

historiques ou littéraires ; semer quelques idées utiles ; amuser l'enfance en lui apprenant quelque chose ; aider la ménagère dans les soins et l'arrangement du *home*, recueillir les échos du monde élégant, afin de satisfaire la curiosité de nos lectrices—telle était en somme notre programme.

Au prix d'un travail acharné, et avec une bonne volonté que rien n'a pu abattre, nous avons taché d'en remplir les promesses. L'indulgence et les encouragements ne nous ont pas fait défaut au milieu des difficultés de nos premiers pas dans une carrière difficile.

Nous commençons vaillamment notre seconde année et l'expérience acquise, je l'espère, nous rendra plus dignes de la bienveillance de nos lecteurs.

Il nous est loisible de dresser maintenant le bilan de l'année 1893, qui vient de disparaître, nous laissant ses deuils et ses ruines avec le souvenir de quelques moments heureux et la semence d'espoirs nouveaux dont elle ne verra pas l'échéance.

Elle nous a donné dans l'Exposition Universelle de Chicago une apothéose du Progrès. Les sciences industrielles n'auront pas été les seules à profiter de la grande revue internationale. Une foule d'idées fécondes y ont été soumises et discutées au milieu des réunions de penseurs, d'hommes consciencieux et éclairés, dans un but de conciliation, d'avancement, de perfectionnement moral.

Rien que de bon, ce nous semble, ne peut résulter du rapprochement et de la fraternisation des peuples dans ces solennités pacifiques. En apprenant à se connaître, ils se haïront moins.

Depuis que le progrès, en effet, a multiplié les moyens de communication entre les différents pays de la terre ; depuis qu'une connaissance plus approfondie des langues vivantes a initié les citoyens de chaque nation au caractère et au génie de leurs voisins, un grand adoucissement a été apporté aux mœurs. Le patriotisme lui-même, subissant un tempérament, cesse d'être cette passion sauvage, le féroce appétit du sang ennemi qu'il fut naguère.

Les journaux de l'ancien monde proclament à tour de rôle que l'Europe n'entretient ses armées formidables que pour maintenir la paix.

Et positivement, sous la cuirasse de chaque soldat bat le cœur d'un citoyen pacifique qui rêve, non de carnage mais du retour au foyer et d'une vie tranquille.

La guerre de nos jours serait trop terrible entre les nations européennes. Les générations de notre siècle intellectuel et raffiné n'en pourraient souffrir le spectacle. Leur raison, plus éclairée du reste, commence à leur persuader qu'il y a, entre frères, de meilleurs moyens de s'entendre.

Tout le monde cependant aurait pu lire l'article d'un journaliste canadien, flétrissant le monstre du Progrès, il y a quelques semaines. Cet homme terrible voudrait jouer au Josué, et dire à la civilisation : Arrête toi !

En commentant la catastrophe de Santander, où des milliers de personnes ont péri par une explosion de dynamite, il conclut : *Voilà où nous mène le progrès !* S'il est conséquent, notre croquemitaine doit boudier également la vapeur, et l'électricité, et toutes les découvertes utiles qui ont amélioré le sort de l'humanité.

Quel singulier utopiste c'est donc que cet homme affligé d'un froncement de sourcils chronique. Veut-il empêcher le monde de vieillir et de subir les phases normales de son développement, ou rêve-t-il de bénéficier de tous les avantages de la civilisation sans en accepter les mauvais côtés ? La conscience scrupuleuse de notre rébarbatif confrère s'alarmera peut-être en réfléchissant que son pessimisme ressemble à celui des philosophes allemands, lesquels prétendent " que nous nous efforçons vers la mort en croyant nous efforcer vers le progrès."

S'il nous disait au moins à quelle période du passé il voudrait remonter, quel moment de l'histoire lui semble l'idéal des âges.

Il y a cent ans, trente millions d'hommes s'avisèrent un beau matin qu'ils en avaient assez d'être les jouets d'un seul homme en même temps que ses fidèles sujets, et se déclarèrent libres. Libres ! Vous vous voilez la face ? ce mot vous exaspère ?

Ce n'est donc pas les jours de 1789 que vous évoquez au milieu de vos amères réflexions ?

Eh bien, il y a deux cents ans, pendant le règne du Roi-Soleil, M<sup>me</sup> de Sévigné écrivait à sa fille, de sa main mignonne, quelque chose comme ceci : —Je vois très peu notre excellent ami le duc de